

Le sentier des Jésuites

Louis Lefebvre

Volume 14, numéro 1, 2008

Québec, plus de 400 ans d'histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, L. (2008). Le sentier des Jésuites. *Histoire Québec*, 14(1), 24–30.

Le Sentier des Jésuites

par Louis Lefebvre,

amateur de plein air et aventurier, passionné d'expéditions à pied, en canot et à skis

Louis Lefebvre est né à Charlesbourg dans une des plus anciennes familles du Trait-Carré. Son ancêtre, Pierre Lefebvre, né en 1642 à Caen, dans le Calvados en Normandie, a été le premier colon à labourer le lot familial octroyé par l'intendant Jean Talon en 1665 dans ce Trait-Carré du « bourg Saint-Charles », dont on a plus tard soustrait une parcelle pour permettre la construction du « Moulin des Jésuites ». Diplômé en récréologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, il a œuvré dans les parcs nationaux du Québec pendant 35 ans. Il a entendu parler du Sentier des Jésuites pour la première fois en 1975 alors qu'il était à l'emploi du ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche comme gestionnaire principal responsable des opérations dans la vallée de la rivière Jacques-Cartier, qui est devenue un parc national québécois quelques années plus tard.

L'auteur, Louis Lefebvre, a fait la traversée complète du parc national des Laurentides en suivant intégralement le parcours historique et même préhistorique du « Sentier des Jésuites », depuis le lac Saint-Jean jusqu'à Québec, dans le cadre de deux expéditions à skis : l'une de 10 jours en 1978, et l'autre de 17 jours en 1980. Il a aussi effectué de nombreuses autres expéditions et reconnaissances en canot, à pied et en raquettes au cours des 30 dernières années. Son livre expose à la fois les aspects historiques, préhistoriques et géographiques de cet itinéraire et propose le récit de ces expéditions.

Contexte historique et préhistorique

Il y a de 5000 à 6000 ans, au cours de la période préhistorique, la région du *Piékouagami* ou *Piék8agami*, qui signifie « lac Plat » en référence aux immenses basses terres qui entourent ce grand lac à l'intérieur du pays, était habitée par les ancêtres du peuple *Innu-Montagnais* des *Kakouchaks* (*Kak8chaks*). C'est sur le territoire avoisinant le lac Saint-Jean que ces premiers habitants s'étaient installés sur les terres dénudées de la toundra récemment libérée de l'emprise des glaciers. *Kakou* est le mot utilisé dans la langue montagnaise pour désigner cet animal « qui porte des pics » comme un « porte-épics », ou en vieux français un « porte-épines ». La principale porte d'entrée du *pays des Kakouchaks* était alors située à l'embouchure de la rivière Saguenay sur le fleuve Saint-Laurent, où se

trouve l'actuel village de Tadoussac. Juste en face, sur la rive opposée du fleuve Saint-Laurent, se situe Cacouna ou Kakouna, dont le nom provient des mots amérindiens *kakoua* « porc-épic » et *nak* « demeure de » ou « chez »; cette expression signifie, en cri, « demeure du porc-épic » et, en algonquin, « au pays du porc-épic ».

Le mode de vie nomade des Innus-Montagnais

Contrairement aux différentes nations iroquoiennes qui vivaient selon un mode sédentaire dans des villages souvent fortifiés, assurant leur subsistance principalement par l'agriculture, les Innus-Montagnais, comme les nombreux autres peuples algonquiens, vivaient plutôt selon un mode nomade, presque exclusivement des récoltes de la chasse, de la pêche, de la trappe et de la cueillette de petits fruits.

Mode de vie... ou de survie

Comme leurs ancêtres, les Innus-Montagnais et la plupart des autres peuples algonquiens devaient se déplacer continuellement sur le territoire en fonction de la disponibilité du gibier et des récoltes, selon les saisons. Pendant l'été, ils se regroupaient de plus en plus longtemps dans des villages en bordure des grands plans d'eau comme le fleuve Saint-Laurent, le Saguenay et le lac Saint-Jean. La vallée du Saint-Laurent devenant inhospitalière en hiver, exposée aux grands vents, aux intempéries et à la forte humidité du fleuve, la plupart d'entre eux devaient se disperser, en petits groupes familiaux, dans l'arrière-pays quittant les bords de ces grands plans d'eau gelés qui ne pouvaient leur offrir les réserves alimentaires suffisantes à la survie d'êtres humains en quête de nourriture. Ils étaient sous la tente 365 jours par an, donc en

« camping » toute l'année, même pendant l'hiver; il fallait donc être fait fort...!

Les routes intérieures de l'arrière-pays

À mesure que la toundra se transformait en toundra forestière et, plus tard, en taïga avec l'apparition des premiers arbres et arbustes, les modes de déplacement sur le territoire se sont modifiés. Avec l'apparition de la forêt boréale, puis de la forêt feuillue dans les basses-terres comme celles de la vallée du Saint-Laurent, le canot est devenu le principal mode de déplacement, en été, tandis que la raquette a continué d'être la meilleure façon de se déplacer sur la neige, en hiver. Les rivières, les ruisseaux et les lacs devenaient les principales voies de circulation, en été comme en hiver.

La plupart des routes amérindiennes étaient constituées de rivières canotables. On pouvait ainsi se déplacer facilement sur de plus grandes distances, tout en transportant plus aisément familles et bagages. S'il fallait se déplacer vers l'intérieur des terres sur des rivières de plus en plus étroites, on utilisait de plus petites embarcations et empruntait des sentiers de portages entretenus pour traverser d'un plan d'eau à un autre, pour passer d'une rivière à un lac ou vice-versa, et pour contourner des obstacles comme des chutes et des gros rapides.

En hiver, la marche en raquettes sur les surfaces enneigées ou



Le lac Long dans la partie centrale de la rivière Métabetchouan, direction sud. On aperçoit au loin le plateau supérieur des Laurentides.

(Source : Robert Richard, Montréal, membre de l'expédition en mars 1980)

gelées des ruisseaux, savanes, marécages et tourbières permettait d'emprunter de nombreuses variantes ou raccourcis et parfois les mêmes sentiers de portage que ceux utilisés en été par les canoteurs. Les instruments rudimentaires de l'époque, notamment les haches de pierre, ne favorisaient pas le défrichage des sentiers en forêt sur de grandes distances.

Ces routes amérindiennes ont d'abord été des voies de pénétration dans l'arrière-pays. Par la suite, à force d'être utilisées de plus en plus régulièrement, ces voies de pénétration sont devenues des voies de communication pour passer d'un territoire familial à un autre, puis d'une région à une autre pour

ceux qui devaient entreprendre de plus grands voyages en hiver. Ces voyageurs avaient avantage à utiliser les pistes déjà tracées dans la neige et, en quelque sorte, entretenues pendant tout l'hiver le long de ces routes intérieures. Ces routes amérindiennes sont donc devenues le pendant hivernal des grands axes fluviaux qui étaient utilisés pendant l'été pour se déplacer en canot à la grandeur du continent. Ces chemins d'hiver permettaient souvent de prendre des raccourcis par l'intérieur des terres plutôt que de faire de trop grands détours par les grands axes fluviaux.

Métabetchouan, lieu de rassemblement des Ilnus-Montagnais de l'intérieur

Le lac Saint-Jean, qui recevait les eaux de nombreuses rivières qui prenaient leur source dans un vaste arrière-pays, était le lieu de rassemblement et d'échanges de plusieurs nations amérindiennes d'origine montagnaise, dont les Ilnus. L'embouchure de la rivière Métabetchouan sur le lac *Piékouagami* (appelé aujourd'hui le lac Saint-Jean) semblait être le principal point de rassemblement pour ces échanges commerciaux et culturels, comme en témoignait le père Albanel, en septembre 1672, au retour d'une expédition en provenance de la baie d'Hudson, alors qu'il disait avoir vu rassemblées pas moins de 25 nations montagnaises à l'embouchure de la rivière Métabetchouan : « *Toutes les nations entre les deux mers de l'Est et du Nord (entre le Saint-Laurent – Atlantique et la baie d'Hudson – Arctique)*



Le lac Long dans la partie centrale de la rivière Métabetchouan, direction sud. On aperçoit au loin le plateau supérieur des Laurentides.

(Source : Robert Richard, Montréal, membre de l'expédition en mars 1980)

se réunissent là pour y faire leur commerce ». La mission et le poste de traite de Métabetchouan ont donc été installés à cet endroit quatre ans plus tard, en 1676, plus près du cœur du pays des Innus-Montagnais que ne pouvait l'être Tadoussac qu'on trouvait maintenant trop éloigné.

Le Sentier des Jésuites ou le maître-sentier des Innus-Montagnais

Quinze ans auparavant, au cours de l'hiver 1661, un indien Nipissingue, parti seul en raquettes de la baie d'Hudson pour venir négocier un traité de fourrures, était arrivé sur le lac Saint-Charles, tout juste au nord de Québec¹. Il avait affirmé être passé par le lac Saint-Jean. On en avait conclu qu'il devait exister un chemin quelconque ou un passage connu des Amérindiens, pour relier Québec à Métabetchouan au lac Saint-Jean.

Depuis des millénaires, les Innus-Montagnais du lac Saint-Jean ont choisi cet itinéraire parmi les nombreux sentiers

amérindiens qui sillonnaient le territoire des Hautes-Laurentides au nord de Québec pour assurer leur subsistance pendant l'hiver. C'était même leur principale voie d'accès à leurs territoires ancestraux de chasse, de pêche et de trappe.

Devant la nécessité d'assurer leur subsistance de même qu'un certain confort au poste de traite et à la mission de Métabetchouan, les révérends pères Jésuites ont pensé y installer une ferme pour garder des animaux et pour cultiver des fruits, des légumes et des céréales. Toutefois, comme il était difficile de transporter un vache ou un taureau dans un canot d'écorces par la voie habituelle du Saguenay qui passait en été par la rivière Chicoutimi, le Portage des Roches sur le lac Kénogami, la rivière des Aulnets et finalement le Belle-Rivière jusqu'au lac Saint-Jean, on a demandé aux Innus-Montagnais du *Piékouagami*, les *Kakouchaks*, s'il leur était possible de convoier ce bétail et d'autres marchandises en hiver sur la glace, directement par l'intérieur des terres entre Québec et le lac Saint-Jean.

Le maître-sentier des Innus-Montagnais, permettant de relier directement Québec au lac Saint-Jean par l'intérieur des terres, a été utilisé pendant une trentaine d'années, entre 1676 et 1703, pour convoier du bétail et des marchandises en hiver, afin d'approvisionner la mission et la ferme des Jésuites établies au cœur de la capitale des *Kakouchaks* au *Piékouagami*, à l'embouchure de la rivière Métabetchouan sur le lac Saint-Jean.

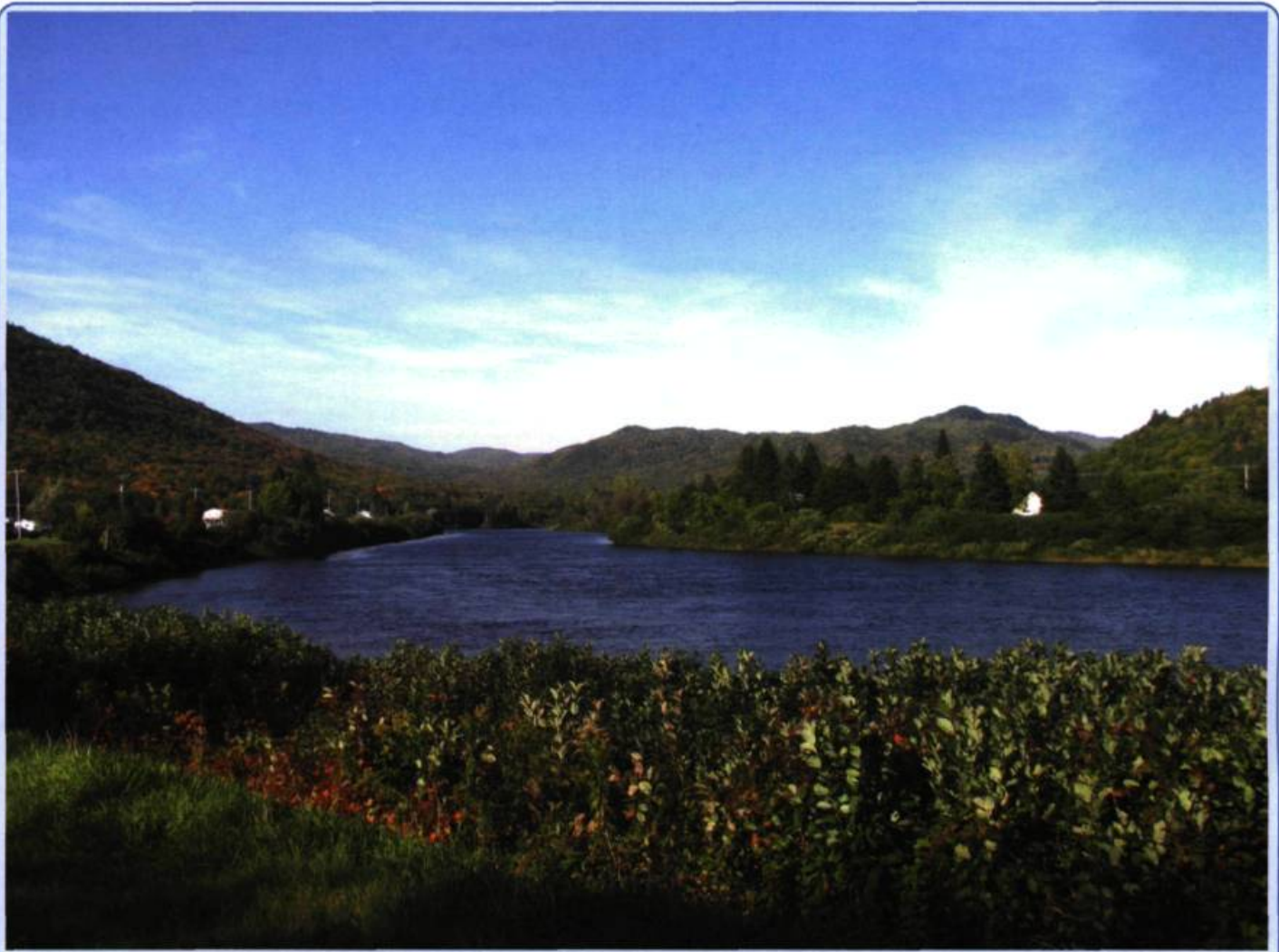
Sentier ou voie d'eau?

Bref, contrairement à ce que plusieurs pouvaient croire, le Sentier des Jésuites n'était pas un sentier établi sur la terre ferme où on pouvait marcher pendant l'été, mais plutôt un itinéraire composé d'une suite de cours d'eau (rivières et ruisseaux) et de plans d'eau (lacs, étangs, marécages) sur la surface gelée desquels on pouvait se déplacer plus aisément en raquettes pendant l'hiver et transporter des fourrures et d'autres bagages.

Ce parcours d'hiver comptait également de nombreux sentiers de portage pour permettre le passage d'un plan d'eau à un autre ou pour assurer la liaison entre deux cours d'eau, et franchir ou contourner certains obstacles comme une chute, un rapide qui gèle mal pendant l'hiver ou une gorge trop encaissée pour s'y hasarder. Le Sentier des Jésuites pouvait compter aussi quelques variantes selon les circonstances (par exemple, l'importance ou le poids des bagages; les intempéries [pluie, tempêtes de neige, grand froid]; une neige plus abondante et plus encombrante ou une fonte plus hâtive au printemps; ou encore des conditions de neige qui pouvaient permettre à l'occasion de mieux porter sur celle-ci en raquettes et de prendre certains raccourcis).

Description sommaire du sentier

Le Sentier des Jésuites consiste essentiellement à monter, depuis Québec, la rivière Saint-Charles et ensuite les hauteurs de la rivière Jacques-Cartier du côté



*Une section de la rivière Jacques-Cartier, près du hameau de Tewkesbury à Stoneham. On aperçoit au loin la Coulée de la Chute qui permettait de monter vers les hauts plateaux des Laurentides en direction du lac Saint-Jean.
(Source : Jean-Pierre Cloutier, membre de la Société d'histoire Stoneham-Tewkesbury)*

nord-ouest, tout près du territoire du parc national de la Jacques-Cartier afin de traverser ensuite sur la rivière Métabetchouan qu'on descend sur environ 160 kilomètres, franc nord, jusqu'à son embouchure au lac Saint-Jean, pour un total de 283 kilomètres.

Le Sentier des Jésuites quelque peu oublié

Après son abandon en 1703 par suite du déménagement de la mission et du poste de traite des pères Jésuites plus au nord, le

Sentier des Jésuites est tombé quelque peu dans l'oubli, mais pas complètement.

D'abord, les derniers Innus-Montagnais du lac Saint-Jean ont continué de l'utiliser jusqu'en 1703. Certains d'entre eux étaient déjà partis depuis 1687 vers l'arrière-pays des Laurentides au nord de Québec jusqu'à la hauteur des terres, et même au-delà, dans le bassin versant de la rivière Métabetchouan jusqu'au lac des Mâles et au lac aux Rogons.

Arrivés à Québec à l'été 1650, après avoir quitté la Huronnie près du lac Huron en Ontario, les Hurons-Wendats du village de Lorette (de nos jours, Wendake), ont repris, à compter de 1676, les sentiers presque abandonnés par les Innus-Montagnais. Ils ont ainsi perpétué l'usage de ce maître-sentier pendant plus de 200 ans, ainsi que les nombreuses autres pistes amérindiennes qui se greffaient à cet itinéraire historique, jusqu'à la création du parc national des Laurentides en 1895.



Cinq des sept membres de l'expédition de 17 jours effectuée en mars 1980 sur le Sentier des Jésuites, dans la partie supérieure de la rivière Métabetchouan, entre le lac Saint-Jean et Québec : Georges Girard (65 ans), Marc Allard (32 ans), Louis Lefebvre (28 ans), Louise Picher (23 ans) et Robert Richard (30 ans). Sont absents de la photo : Denis Lapierre (55 ans) et Georges Boucher (28 ans). (Source : Robert Richard, Montréal, membre de l'expédition en mars 1980)

Des témoignages nous sont aussi parvenus d'explorateurs français, puis anglais, qui ont parcouru ce territoire ou ses abords. Les cartes du père Jésuite Pierre Laure, dessinées entre 1731 et 1733, nous ont indiqué — de façon imprécise mais quand même — la présence de cours d'eau, de lacs et de certains liens ou passages entre le lac Saint-Jean, Québec et le Saguenay.

Par contre, le témoignage de l'explorateur Joseph-Laurent Normandin, en 1732, nous a fourni plus d'information. Cet ingénieur a parcouru officiellement le « *Domaine du Roi* » et il en a tracé une carte. Son voyage de retour (vers le lac Saint-Jean) s'est fait par la rivière Métabetchouan. Or si sa carte n'a donné aucun indice du « *Chemin de Québec* », il en a été autrement dans son rapport, dont voici deux extraits :

« *Le portage de la hauteur des terres court au sud-ouest, il est très long : il y a pour une demi-journée de marche dedans, c'est-à-dire cinq lieues. (...)* »

« *À environ un quart de lieu (1,25 km) de la fin de ce portage (le Grand Portage) il y a un petit sentier qui est tracé d'il y a longtemps, car ce sont les sauvages du temps que les révérends pères jésuites étaient au lac Saint-Jean qui l'ont fait ».* »

Ce « *petit sentier tracé il y a longtemps* », soit plus de 30 ans avant le passage de Normandin en 1732, par « *les sauvages du temps des révérends pères Jésuites* » (entre 1676 et 1703) correspondrait au portage de 3 kilomètres entre le lac aux Morilles sur le rivière Métabetchouan et le lac Henri-Mercier, qui permet de quitter le bassin versant de la rivière Métabetchouan pour traverser sur celui de la rivière Jacques-Cartier, sur la ligne de partage des eaux entre le lac Saint-Jean et le fleuve Saint-Laurent.

La carte de Bellin¹, dressée 12 ans plus tard, en 1744, fournissait la même information donnée sur une des cartes du père Laure de 1731², sur l'existence d'un chemin reliant le Saguenay, depuis l'Anse-Saint-Jean, jusqu'au lac Saint-Charles au nord de Québec : « *chemin entre deux chesnes de Montagnes qui conduit au lac Saint-Charles* ». Citée sur des cartes à quatre reprises sous la forme suivante : « *chemin entre deux chaînes de Montagnes qui conduit au Lac Saint-Charles* »,

sur une période de près de 100 ans (entre 1733 et 1825), dont deux fois sous le régime britannique, cette information démontrait ainsi l'existence de nombreuses voies de communication par l'intérieur des terres dans l'arrière-pays qui séparaient les régions du Saguenay et du lac Saint-Jean de celle de Québec.

À partir de 1824, la Chambre d'assemblée du Bas-Canada cherchait à faire ouvrir un chemin entre la ville de Québec et le lac Saint-Jean pour permettre aux colons de s'y rendre plus facilement par l'intérieur des terres. Ainsi, en 1846, un mandat a été donné aux arpenteurs provinciaux Blaiklock et Duberger de tirer une ligne du lac Laron (aujourd'hui le lac Delage, au nord du lac Saint-Charles) jusqu'à Métabetchouan. Le commissaire des Terres, D.-B. Papineau, a alors donné l'instruction suivante : « *Vous recherchez aussi les traces de l'ancien chemin français qui, dans toute probabilité, se trouve dans la direction de la ligne projetée* »³. Le rapport de Blaiklock, en 1847, a relevé une distance de 104 milles du lac Laron jusqu'à Métabetchouan.

Sauf qu'on n'a trouvé « *aucune trace de cet ancien chemin français* », probablement parce qu'on cherchait en pleine forêt un chemin tracé sur la terre ferme, alors qu'il s'agissait sans doute de cet itinéraire ancestral amérindien, utilisé sous le régime français par les pères Jésuites pour y faire convoyer du bétail et des marchandises en hiver.



Carte du cours de la rivière Saguenay appelée (sic) par les sauvages Pitchitaouichetz, œuvre de Jacques-Nicolas Bellin, cartographe et ingénieur de la marine française. (Source : Collection de la Société historique du Saguenay, Cartable 2-35-C)

Le Sentier des Jésuites, mythe ou réalité?

Comme on ne réussissait pas à trouver un chemin « tout fait », établi sur la terre ferme sous le régime français, on a commencé à croire que le Sentier des Jésuites était davantage un mythe, ou une légende. Probablement que pour le gouvernement anglais de l'époque, la notion de « chemin » ou de « route » prenait une tout autre signification dans sa traduction lorsque les Canadiens français parlaient d'une « route d'eau », comme la route de l'Ouest en direction des Prairies canadiennes, ou d'un « chemin d'hiver » en parlant d'une voie de communication sur la surface gelée des cours d'eau, constituant ainsi un passage par l'intérieur des terres.

Du sentier des Jésuites à la route du lac Saint-Jean

En 1862, l'arpenteur provincial P.H. Dumais a fait presque en solitaire la traversée en raquettes de Métabetchouan à Québec, en treize jours seulement, en utilisant différentes pistes amérindiennes dont une partie du Sentier des Jésuites, et en suivant la ligne tracée en 1847 par les arpenteurs Blaiklock et Duberger. Dumais avait le mandat d'établir le tracé d'un chemin de

colonisation le plus direct possible entre le lac Saint-Jean et Stoneham, au nord de la ville de Québec. Cette exploration a été suivie d'une autre — beaucoup plus à l'est que la précédente — destinée à compléter le tracé du « chemin des Poteaux » amorcé en 1865 au nord de Stoneham, lequel a constitué la première route de colonisation (routes 54 et 55) reliant directement Québec au lac Saint-Jean jusqu'à l'arrivée du train à Roberval en 1880.

Passage d'hiver ou variante d'été

Ce « parcours d'hiver » du Sentier des Jésuites a ouvert la voie à une circulation pendant l'automne (avec retour au printemps) pour pénétrer plus avant à l'intérieur du territoire, principalement en canot, mais aussi parfois à pied. Ce passage d'été était en quelque sorte une

variante estivale du Sentier des Jésuites, qui empruntait souvent les mêmes cours d'eau et les mêmes sentiers de portage. La route du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saguenay était beaucoup plus facile et rapide en été, empruntant la rivière Chicoutimi jusqu'au Portage des Roches pour traverser le lac Kénogami et passer ensuite sur la rivière des Aulnaies et finalement la Belle-Rivière, jusqu'au lac Saint-Jean.

Il est possible de découvrir, encore aujourd'hui, le Sentier des Jésuites

Il est possible, encore aujourd'hui, de découvrir en canot, en raquettes, en skis et même en traîneau à chiens, ce Sentier des Jésuites, deux fois plus vieux que les voies romaines en Europe, de la même manière qu'il est possible de se lancer à la découverte d'autres itinéraires historiques de par le monde comme le légendaire « Chemin de Compostelle », menant de la France au célèbre lieu de pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne; le célèbre « sentier de la Ruée vers l'Or » sur la *Chilkoot Trail*, menant de l'Alaska à Dawson City au Yukon; la mystérieuse « Route de la Soie » au cœur de l'Asie centrale; ou le « Sentier de l'Inca » au Pérou, qui s'étend sur près de 2 000 kilomètres de long et qui permet de se rendre jusqu'à la cité antique de *Machu Picchu*, et encore plus loin au cœur des Andes.

Notes

- ¹ Jacques-Nicolas Bellin est né à Paris, en 1703, et est décédé à Versailles, en 1772. Cartographe, il doit être considéré comme un hydrographe plutôt que comme un géographe. En 1742, le ministre de la Marine Maurepas charge Bellin de préparer les cartes devant accompagner la publication de l'Histoire et description de la Nouvelle-France du père Pierre-François-Xavier de Charlevoix. C'est sous l'inspiration des travaux du jésuite Pierre Laure – qui réalise des cartes du Domaine du Roy entre 1731 et 1733 – que Bellin fait la sienne. Par la suite, les cartes publiées redevables aux tracés de Bellin se multiplieront. L'Amérique se retrouvera à plusieurs reprises sur sa table à dessin.
- ² L'une des cartes du jésuite Pierre Laure s'intitule « *Cours du Pitchitaouitchetz ou du Saguenay* ».

- ³ GIROUX, Thomas-Edmond et M^{re} Victor TREMBLAY, *De Québec au lac Saint-Jean*, publication n° 32, Société Historique du Saguenay, Éditions Science Moderne, 1977, paragraphes n° 51, p. 35 et 41, n° 67 p. 45 et n° 68 p. 46; ministère des Terres et Forêts, vol. VI des Instructions données aux arpenteurs, p. 271, troisième page du rapport de Dumais.

Bibliographie

- ¹ Askatara-Scotoro, 1971: manuscrit de Thomas-Edmond Giroux qui a servi de base à la publication du livre *De Québec au lac Saint-Jean* en 1977, six ans après son décès.
- ² NORMANDIN, J.-L., *Journal d'exploration*, p. 140 et p. 149.



La Grosse Roche du lac Lagon, près du hameau de Tewkesbury à Stoneham : point de rencontre des Hurons-Wendats du village de Lorette (Wendake) avec les Innus-Montagnais des Laurentides et du lac Saint-Jean.

(Source : Jean-Pierre Cloutier, Québec, membre de la Société d'histoire Stoneham-Tewkesbury)